

FASCISME ET SOCIALISME

Les notes ci-dessous furent dictées par Léon Trotsky le 20 août 1940, quelques heures avant son assassinat, sans qu'il ait pu les compléter et en faire un article achevé.

En France ce n'est pas le fascisme au véritable sens du mot. Le régime du sénile maréchal Pétain représente une forme sénile de bonapartisme de l'époque du déclin impérialiste. Mais ce régime ne s'est trouvé possible qu'après que la longue radicalisation de la classe ouvrière française qui aboutit à l'explosion révolutionnaire de juin 1936 n'eut pas trouvé d'issue révolutionnaire. La Deuxième et la Troisième Internationales, le charlatanisme réactionnaire du Front populaire trompé et démolirent la classe ouvrière. Après cinq ans de propagande en faveur de l'union des démocraties et de la sécurité collective, après le passage inattendu de Staline dans le camp de l'Hitler, la classe ouvrière française se trouva prise à l'improviste. La guerre provoqua une effroyable désorientation et un défaitisme passif plus exactement l'indifférence du désespoir. Dans ces concours de circonstances est sorti, premièrement la catastrophe militaire sans précédent, puis le régime abject de Pétain.

Précisément parce que le régime de Pétain est un bonapartisme sénile, il ne renferme aucune stabilité et peut être renversé par une insurrection révolutionnaire des masses bien plus facilement qu'un régime fasciste.

Les stalinistes ne se trouveront-ils pas à la tête de la nouvelle montée révolutionnaire et ne causeront-ils pas la perte de la révolution comme en Espagne, comme en Chine naguère ? On ne peut considérer une telle possibilité comme exclue, par exemple, en France. La première vague de la révolution glèbe souvent, plus exactement, toujours, les partis "de gauche" qui ne se sont pas compromis définitivement dans la période précédente et ont derrière eux une grande tradition politique. Ainsi la révolution de Février éleva les menchéviks, les socialistes révolutionnaires, qui, la veille, étaient adversaires de la révolution. Ainsi, la révolution allemande de novembre 1918 porta au pouvoir les social-démocrates qui étaient les adversaires implacables de l'insurrection révolutionnaire.

L'acuité de la crise sociale vient de ce qu'avec la concentration actuelle des moyens de production c'est-à-dire avec le monopole des trusts, la loi de la valeur et le marché ne sont plus capables de régler les relations économiques. L'intervention étatique devient une nécessité absolue. Dans la mesure où le prolétariat se trouve incapable au stade présent de conquérir le pouvoir, l'impérialisme entreprend de régler l'économie par ses méthodes : le mécanisme politique, c'est le parti fasciste, devenu pouvoir étatique. Les forces productives se trouvent en contradiction irréductible non seulement avec la propriété privée, mais aussi avec les frontières de l'état national. L'impérialisme est précisément l'expression de cette contradiction. Le capital impérialiste tente de résoudre cette contradiction par l'extension des frontières et l'annexion de nouveaux territoires, etc. L'état totalitaire, qui subordonne tous les aspects de la vie économique, politique et culturelle au capital financier, est l'instrument de la création d'un Etat supra-national, d'un empire impérialiste, qui domine sur les continents, qui domine sur le monde.

La question du changement de régime est posée par la seconde guerre d'une façon infiniment plus impérieuse, plus urgente que par la première. Il s'agit avant tout du régime politique. Les ouvriers savent que la démocratie fait faillite partout et que le fascisme les menace, même dans les pays où il n'est pas encore. La bourgeoisie des pays démocratiques utilise naturellement cette crainte qu'ont les ouvriers du fascisme, mais d'autre part la faiblesse des démocraties, leur effondrement, leur transformation indolore en dictatures réactionnaires forcent les ouvriers à se poser le problème du pouvoir, les rend sensibles à ce problème.

Actuellement la réaction domine avec une force qu'elle n'a, sans doute, jamais eue dans l'histoire moderne de l'humanité. Mais ce serait une erreur impardonnable de voir seulement la réaction. Le processus historique est contradictoire. Sous le couvert de la réaction officielle se produisent de profonds changements dans les masses, qui accumulent de l'expérience et s'ouvrent à de nouvelles perspectives politiques. La vieille tradition conservatrice de l'Etat démocratique, qui était encore si puissante à l'époque de l'autre guerre impérialiste, n'existe maintenant que comme une survivance extrêmement instable. Les ouvriers européens avaient, à la veille de la guerre passée, des partis puissants par le nombre de leurs membres. Mais à l'ordre du jour il y avait les réformes, les conquêtes partielles et nullement la prise du pouvoir. La classe ouvrière américaine n'a pas encore même maintenant, de partis de masses. Mais la situation objective et l'expérience accumulée par les ouvriers américains peut mettre à très brève échéance la question de la conquête du pouvoir à l'ordre du jour. C'est cette perspective qu'il faut placer à la base de notre agitation. Il ne s'agit pas seulement de notre opposition au militarisme totalitaire, ni de notre refus de défendre la société bourgeoise, mais de la préparation immédiate à la conquête du pouvoir et à la défense de la patrie prolétarienne.

La majorité des philistins de la nouvelle école fondent leurs attaques contre le marxisme sur le fait que, contrairement au pronostic de Marx, au lieu du socialisme, c'est le fascisme qui est venu. Rien ne peut être plus borné et plus vulgaire que cette critique. Marx montra et démontra qu'à un certain niveau du capitalisme la seule issue pour la société est l'ait dans la socialisation des moyens de production, c'est-à-dire dans le socialisme. Il montra aussi que par suite de la situation de classe de la société seul le prolétariat pouvait résoudre cette tâche en livrant une lutte révolutionnaire implacable à la bourgeoisie. Il montra ensuite que le prolétariat avait besoin d'un parti révolutionnaire pour remplir cette tâche. Marx et, avec lui et après lui, Engels, puis Lénine menèrent une lutte implacable contre les éléments qui, dans les partis prolétariens, faisaient obstacle à la solution de la tâche historique révolutionnaire. L'intransigeance de la

lutte de Marx, d'Engels et de Lénine contre l'opportunisme d'une part, l'anarchisme de l'autre, montre qu'ils ne sous-estimaient nullement ce danger. En quoi consistait ce danger ? En ce que l'opportunisme des sommets de la classe ouvrière, soumis à l'influence de la bourgeoisie, peut empêcher, retarder, compliquer, différer l'accomplissement de la tâche révolutionnaire du prolétariat. C'est précisément cet état de la société que nous observons actuellement. Le fascisme n'est nullement venu au lieu du socialisme. Le fascisme est la continuation du capitalisme, la tentative de perpétuer son existence à l'aide des mesures les plus féroces et les plus monstrueuses.

Le capitalisme a eu la possibilité de recourir au fascisme uniquement parce que le prolétariat n'a pas accompli à temps la révolution socialiste. Le prolétariat fut paralysé dans l'accomplissement de sa tâche par les partis opportunistes. La seule chose qu'on puisse dire, c'est que sur le chemin de son développement révolutionnaire le prolétariat a rencontré plus d'obstacles, plus de difficultés, plus d'étapes que ne l'avaient prévu les fondateurs du socialisme scientifique. Le fascisme et la série des guerres impérialistes sont une terrible école par laquelle le prolétariat doit passer pour s'affranchir des traditions et des préjugés petit-bourgeois, se débarrasser des partis opportunistes, démocratiques, aventuristes, forger et éduquer une avant-garde révolutionnaire et se préparer ainsi à résoudre la tâche hors de laquelle il n'y a ni ne peut y avoir de salut pour le développement de l'humanité.

L'U.R.S.S. SE DÉFEND !

L'échec politique
des allemands en U. R. S. S.

Les troupes hitlériennes occupent toute la Russie Blanche et les deux tiers de l'Ukraine. Minsk est depuis plusieurs semaines entre leurs mains. Et l'on n'a pas trouvé le moindre Quisling, pas le moindre Déat, pour constituer un gouvernement à Minsk. On ne nous a pas sorti la moindre déclaration d'« Ukrainiens Indépendants ». On n'a pas trouvé le plus petit général blanc pour constituer un semblant d'embryon de commencement de mouvement russe antisoviétique. Si on ajoute, que, dès maintenant, la campagne n'apportera pas le soulagement économique désiré à cause des destructions, on aboutit à cette conclusion : les succès militaires n'empêchent pas l'impérialisme allemand de courir à son effondrement.

La résistance des peuples soviétiques

Il ne faut pas nier, cependant, l'importance des défaites militaires subies par les maréchaux de Staline : Léninegrad sur le point d'être encerclé, Kiev sous les coups de l'ennemi, le Dniepr atteint et, semble-t-il, même dépassé en plusieurs points, Gomel tombée. La situation devient inquiétante. La propagande de Moscou désigne elle-même les responsables : le corps des officiers composé en grande partie de carriéristes sélectionnés pour leur aptitude à courber l'échine, mais lâches et incapables de commander.

Pour défendre Léninegrad menacée, on fait appel à l'initiative ouvrière. Les masses ouvrières et paysannes se préparent à défendre le berceau de la Révolution, comme elles l'ont défendu en 1918 contre Youdénitch. Hâtivement armées, hâtivement organisées,

Léninegrad. - Des défilés circulent toute la journée dans la ville. Les banderoles déployées portent cette inscription : « Nous nous défendrons jusqu'à la mort ». Des ouvriers ont travaillé jusqu'à 40 heures de suite pour fournir du matériel à l'armée.

Femmes et enfants occupent des postes de combat. 3 millions d'hommes en armes vont défendre la ville.

les milices ouvrières ont alors vaincu les Blancs à Poulkovo. Le souffle de 1918 passe sur Léninegrad, et la grande ombre de TROTSKY, qui organisa alors la défense de la capitale, couvre la cité révolutionnaire.

Il ne suffit pas de donner aux ouvriers et aux paysans des fusils et de leur demander de mourir ; il faut leur donner la possibilité de déterminer la politique intérieure et extérieure, de fixer les directives militaires ; il faut, à tous les échelons, rétablir le contrôle populaire sur les officiers et les bureaucrates. Lorsque ses généraux se font battre, Staline fait entonner à la "Pravda" les louanges du Maréchal Chapochnikov, ancien officier d'état-major tsariste, qui a eu le courage de ne jamais se proclamer communiste. Remplacer Timochenko par Chapochnikov, ce sera remplacer un aveugle par un borgne. Il faut favoriser la levée des officiers prolétaires sortis du rang. Il faut rétablir l'élection des officiers.

L'aide de l'Angleterre et des Etats-Unis

MM. Churchill et Roosevelt ont discuté de l'aide à l'U. R. S. S. Il faut croire qu'elle n'a pas été une de leurs préoccupations les plus puissantes puisqu'ils n'ont pas trouvé l'occasion de mentionner l'U. R. S. S. dans leurs huit points. L'examen définitif de l'aide à l'U. R. S. S. est remis à une conférence à Moscou où n'iront que des doublures, avec charge de mettre leur nez dans les affaires russes. Staline, qui refuse le contrôle des ouvriers, devra remettre des comptes à Lord Beaverbrook et à M. Harris Hopkins. Et cela ne s'arrêtera pas là, car M. Roosevelt a déclaré très explicitement, lors de son retour à Washington, qu'il ne fallait pas compter sur une aide à l'U. R. S. S. avant l'année prochaine. Autrement dit Churchill et Roosevelt comptent sur l'U. R. S. S. pour épuiser les forces d'Hitler, mais aussi sur Hitler pour abattre l'U. R. S. S. et briser le danger révolutionnaire.

Les Balkans bougent...

Au début d'août éclatait au Monténégro la révolte des Sekipriks. Très vite elle s'étendait aux régions proches de l'Albanie, de la Croatie et de la Serbie. Dix à onze mille irréguliers, armés de coutelas et de fusils de chasse, tenaient les villages de la montagne dans le secteur Cettinié-Antivari-Podgorica. Les troupes italiennes étant impuissantes à rétablir l'ordre, on dut amener deux divisions et demi allemandes pour "nettoyer le pays". L'opération s'avère très difficile, les paysans Monténégrins, Albanais, Serbes et Croates étant habitués depuis plus d'un siècle à cette guérilla de montagne pour leur liberté.

La radio de Zagreb avoue que les attentats se multiplient en Croatie : une bombe lancée près de Zagreb a tué 28 Oustachis. Les exécutions de rebelles se font de plus en plus nombreuses. Devant l'étendue du danger, tous les Allemands ont été groupés dans un corps spécial de répression.

En Serbie également, les attentats contre les forces d'occupation allemandes se succèdent. Une amende de 10 millions de dinars a été infligée à la ville de Belgrade à cause de l'attitude de sa population. Les actes de sabotage sont particulièrement nombreux dans la région de Belgrade et le Banat. A Veliki Beeskerch, les stocks de blé réservés à l'armée allemande ont flambé. Plusieurs paysans ont été fusillés. Les actes de sabotage contre les voies ferrées se multipliant, les gardes ont dû être doublées ou triplées le long des lignes.